



Le décor épuré de « *De Dingen die Voorbijgaan* », donné dans la cour du lycée Saint-Joseph, à Avignon.
CHRISTOPHE RAYNAUD DELAGE

Ivo van Hove déploie toutes les nuances du noir

Le Belge offre une belle mise en scène du texte de Louis Couperus sur le poison des secrets de famille

THÉÂTRE

AVIGNON - envoyée spéciale

Trop de tragédie tuerait-elle la tragédie ? On se le demande, à la (presque) mi-temps du Festival d'Avignon, le 14 juillet au soir, au sortir de *De Dingen die Voorbijgaan* (« les choses qui passent »), la nouvelle création, présentée en première française, du metteur en scène belge Ivo van Hove. Le directeur du Toneelgroep d'Amsterdam, un des maîtres incontestés du théâtre européen actuel, est désormais un habitué d'Avignon, où, depuis 2008, ses spectacles ont marqué les esprits, qu'il s'agisse des *Tragédies romaines* de Shakespeare, de *The Fountainhead*, d'après Ayn Rand, ou de ces fameux *Damnés*, inspirés de Visconti, présentés dans la Cour d'honneur du Palais des papes, en 2016, avec la troupe de la Comédie-Française.

Dans une édition 2018 qui semble décliner toutes les nuances de noir, Ivo van Hove revient avec un auteur quasiment inconnu en France, le poète et romancier néerlandais Louis Couperus (1863-1923), qu'il présente comme un équivalent de Proust ou de Thomas Mann. *De Dingen die*

Voorbijgaan, signé par Couperus en 1906, a tout de la tragédie, sous ses dehors naturalistes et psychologiques qui relèvent de la littérature de la fin du XIX^e siècle.

C'est l'histoire d'une famille, dominée par une matriarche impressionnante, prénommée Otilie. En elle se tapit le secret familial que tous connaissent, mais qui ne se dit pas, qui a été tu depuis soixante ans et qui ronge et détruit une génération après l'autre. Quelque chose s'est commis, il y a plus de soixante ans, alors qu'Otilie, son mari et son amant vivaient aux Indes orientales. Un acte irréparable, qui comme un poison continue à produire lentement ses effets, d'une génération sur l'autre, dans ce roman dont l'un des aspects les plus intéressants – et très actuel – est la cohabitation entre deux générations déjà âgées, l'une approchant les 90 ans, l'autre les 70.

Une dévoration vampirique

De Dingen die Voorbijgaan, qui a fait l'objet, dans les années 1970, d'une traduction en français (introuvable) sous le titre *Vieilles gens et choses qui passent*, a la particularité de mettre en avant des figures féminines d'une force peu commune, c'est sans doute ce qui

a particulièrement plu à Ivo van Hove, qui y a vu l'occasion d'offrir des partitions d'importance à de belles actrices. Les deux Otilie, la mère et la fille, dominent cette histoire de toute la voracité de leurs désirs impétueux. « *Mes trois maris, je les ai aimés tous les trois. Et je les hais tous les trois, aujourd'hui* », dit ainsi la plus jeune des deux.

La famille, le couple, la violence qui s'y inscrit, il n'y a rien là que d'éternel, et de classiquement tragique. Mais *De Dingen...* met aussi en avant une dimension qui résonne fortement avec notre époque : celle de la dévoration vampirique des jeunes générations par les anciennes, et de la dévitalisation qui s'ensuit pour ces enfants coincés entre deux mondes, à l'image de Lot, que le début du spectacle saisit à l'aube de son mariage, alors qu'il a déjà 38 ans.

C'est bien la charge tragique du roman qui a intéressé Ivo van Hove. Et c'est ainsi qu'il le met en scène, dans un de ces superbes espaces épurés dont il a le secret, avec son scénographe Jan Versweyveld. L'espace central du plateau est conçu comme une sorte de purgatoire, entre la vie et la mort, entre le paradis et l'enfer, où trônent la vieille Otilie et son amant. Autour, de vastes pan-

Le spectacle se délite petit à petit. Sans doute parce que Louis Couperus n'est ni Marcel Proust, ni Thomas Mann

neaux transparents, sur lesquels sont dessinés, avec de la boue, des visages hantés par la terreur. Les deux hommes se sont inspirés pour créer cet univers du peintre Léon Spilliaert et de ses figures chargées de mélancolie, d'angoisse et de fureur. Au fond de la scène, un vaste miroir qui nous reflète, nous, spectateurs, et nous dit que tout cela parle bien de nous, que nous sommes dedans, au même titre que les personnages.

Pas d'illustration, pas de folklore, même si les costumes d'An D'Huys – tous noirs, sauf un – interprètent subtilement l'époque et l'austérité de la société de La Haye au XIX^e siècle. Le personnage principal, ici, c'est le temps, ce temps qui passe inexorablement, même si on a l'impression

de ne pas l'avoir vécu, et qui finit, parfois, par apporter un remède, une libération. Il est matérialisé de manière très concrète, sur le plateau, par la présence d'horloges diverses, dont le tic-tac est orchestré par le musicien Harry de Wit.

« Ce cancer silencieux »

Comme toujours chez Ivo van Hove, les acteurs sont remarquables d'intensité et d'intériorité. Le directeur du Toneelgroep échange régulièrement des comédiens avec le Toneelhuis d'Anvers, dirigé par Guy Cassiers, et, ici, ce sont deux Anversoises qui brillent particulièrement : Katelijne Damen, grande dame du théâtre flamand, fabuleuse dans le rôle de la deuxième Otilie, et Abke Haring, lumineuse dans celui d'Elly, la jeune fiancée qui ne sauvera pas Lot de ce « cancer silencieux » qu'est son existence, hantée par le fantôme de l'histoire familiale.

C'est donc indéniablement une belle mise en scène que signe, une fois de plus, Ivo van Hove, qui s'inspire de la tragédie antique, notamment en chorégraphiant les scènes de groupe à la manière d'un chœur. Et pourtant, après un démarrage assez fort, le spectacle se délite petit à petit. Sans doute parce que Louis Couperus n'est ni

Marcel Proust, ni Thomas Mann, et que le texte tourne un peu en rond autour de son thème principal du secret familial, avec une lourdeur certaine. *De Dingen...* n'a pas l'économie poétique, la pureté, la densité des tragédies originelles.

Surtout, et l'on en revient à la question de la gestion du tragique, la représentation en elle-même est peu à peu contaminée par la morbidité même de son sujet, par cet univers vieillissant, pourrissant. A un moment, Ivo van Hove fait tomber sur les personnages du roman de Couperus une neige noire : c'est une image superbe en soi, qui restera en mémoire. Mais cette neige noire finit par apparaître comme du plomb fondu, qui n'écrase pas seulement les personnages, mais aussi les spectateurs. Peut-être y a-t-il surdose de tragique, à Avignon, cette année. Peut-être qu'à rajouter du noir sur du noir on finit par ne plus rien y voir. ■

FABIENNE DARGE

De Dingen die Voorbijgaan (« les choses qui passent »), d'après Louis Couperus. Mise en scène : Ivo van Hove. Festival d'Avignon, cour du lycée Saint-Joseph, à 22 heures, jusqu'au 21 juillet. Tél. : 04-90-14-14-14.